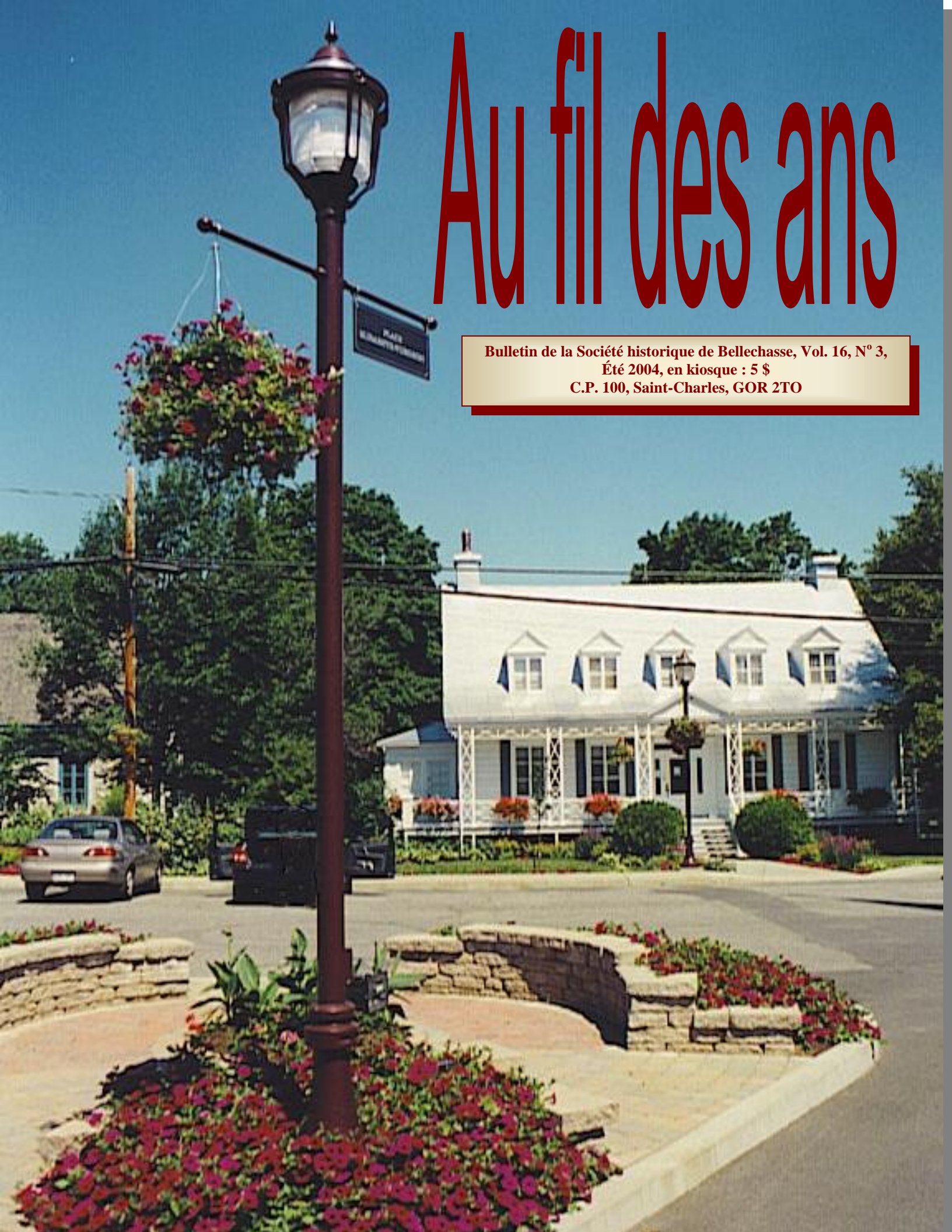


# Au fil des ans

Bulletin de la Société historique de Bellechasse, Vol. 16, N° 3,  
Été 2004, en kiosque : 5 \$  
C.P. 100, Saint-Charles, GOR 2T0





## Conseil d'administration de la Société historique de Bellechasse



Conrad Paré, président : 887-3238 conpar@globetrotter.net  
Roger Patry, trésorier : 837-0899  
André Beaudoin, secrétaire : 642-5343  
Monique Breteau, : 837-1901  
Léopold Duquette : 832-0855 lduquette@megaquebec.com  
Lise Fleury-Gosselin : 887-6030 fleuryl@globetrotter.net  
Réjean Bilodeau : 789- 3664  
Paul St-Arnaud : 884-4125

### Membres honoraires

0019 Benoît Lacroix  
0003 Rosaire St-Pierre  
0006 André Beaudoin  
0008 Claude Lachance  
0016 Fernand Breton  
0038 Claudette Breton  
0033 Roger Patry

### Notre page couverture

Le presbytère de Beaumont

L'historique église de Beaumont

(Photos : Paul St-Arnaud )



**Territoire de la Société historique de Bellechasse :** Armagh, Beaumont, Buckland, Honfleur, La Durantaye, Saint-Anselme, Saint-Camille, Saint-Charles, Sainte-Claire, Saint-Damien, Saint-Gervais, Saint-Henri, Saint-Lazare, Saint-Léon-de-Standon, Saint-Magloire, Saint-Malachie, Saint-Michel, Saint-Nazaire, Saint-Nérée, Saint-Philémon, Saint-Raphaël, Sainte-Sabine, Saint-Vallier.

**Responsable de la rédaction :** André Beaudoin - **Collaboration :** Charles-Henri Bélanger, Gilbert Bruneau, Roger Patry - **Relecture :** Louise Bélanger. **Inscription et renouvellement :** Lise Fleury- Gosselin

Les textes publiés dans ce bulletin sont la responsabilité de leur auteur. Le masculin est utilisé sans aucune discrimination et uniquement dans le but d'alléger le texte. La rédaction se réserve le droit d'adapter les textes pour leur publication. Sauf exception, *Au fil des ans* est publié quatre fois l'an. La Société historique de Bellechasse, incorporée en 1985, est membre de la *Fédération des sociétés d'histoire du Québec*.

Cotisation annuelle : **20 \$**

**Adresse postale :** C.P. 100, Saint-Charles, **GOR 2T0**

**Dépôt légal :** Bibliothèque nationale du Québec – Bibliothèque nationale du Canada

**Envoi de publication canadienne,** numéro de convention 04695

## Sommaire

Sommaire **2**  
Mot de la rédaction **3**  
Le premier globe-trotter bellechassois **4**  
Un mois dans la vie de nos ancêtres **10**  
Nos archives familiales : les Demers **13**  
Une course mémorable **19**  
Les Turgeon : une famille souche de Buckland **22**  
Centenaire de Honfleur : De foi, de terre et de passion **29**  
Restauration d'un autobus Prévost Citadin 1952 **32**  
Mots codés **35**  
Au fil des mois **36**

## «Le livre dans sa coquille»

### Exposition, démonstration et atelier de reliure traditionnelle



*Diane Blais*  
Relieure

78, chemin du Domaine  
Beaumont (Québec)  
GOR 1C0

Tél.: 418-837-5747  
Fax: 418-837-5073

Relieure professionnelle depuis 1981, Mme Diane Blais présente une exposition de reliure traditionnelle à la bibliothèque de Beaumont, du 27 août au 29 septembre 2004. Le 10 septembre, dans le cadre des activités de Contes et Complaintes du Littoral, nous vous invitons à un 5 à 7 où il y aura une démonstration des étapes d'une reliure. De plus, si vous désirez fabriquer un volume, un journal personnel, et qui sait, peut-être l'offrir en cadeau... un atelier est offert à tous, le vendredi 24 septembre, à 19 h. Inscription requise au 837-2658 avant le 19 septembre. Durée du cours : 2 h 30. Frais de matériel : 6 \$ par personne- Entrée gratuite.

## Mot de la rédaction

### Au fil de mes lectures

par André Beaudoin

Comme plusieurs personnes, je n'ai malheureusement plus beaucoup de temps à consacrer à la lecture. Ce printemps, je me suis permis une rare et heureuse exception. Je veux vous parler du livre de l'historien Gaston Deschênes, *Les Voyageurs d'autrefois sur la Côte-du-Sud* que j'ai acquis lors de la conférence que la SHB a organisée au mois d'avril dans le cadre du salon Multiarts de Bellechasse.

Quelques mots d'abord sur Gaston Deschênes. Celui-ci est né à Saint-Jean-Port-Joli et a étudié au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière puis à l'Université Laval où il a obtenu une maîtrise ès arts avec spécialisation en histoire. Il a publié de nombreux textes sous forme d'articles de revues, de brochures et de livres sur l'histoire du mouvement coopératif, les institutions parlementaires et l'histoire régionale. Président de la Fondation Héritage Côte-du-Sud et directeur des éditions Septentrion, il a signé quelques ouvrages sous cette étiquette, dont *L'Année des Anglais* qui lui a valu un certificat de mérite en histoire régionale de la Société historique du Canada.

Dans son volume de 322 pages, Gaston Deschênes commente les écrits des différents voyageurs qui ont visité la Côte-du-Sud au fil des siècles. Ils étaient des missionnaires, des militaires, des arpenteurs, des touristes, des villégiateurs, des naturalistes, des chasseurs ou des pêcheurs, et même des indicateurs de police.

Le premier récit de voyage sur l'une des plus belles régions du Québec date de 1634 et est signé par le père Paul Lejeune. Le missionnaire écrit comment il a passé l'hiver avec des Amérindiens dans la forêt du «haut de Kamouraska». C'est un voyage pénible, d'autant plus que l'expédition qui comprend une vingtaine de Montagnais, part de Québec le 18 octobre, ce qui est assez tard. Le récit du père Le Jeune nous rappelle la pénible condition d'existence de ces peuples nomades, vivant principalement de chasse et de pêche et qui doivent compter sur la présence d'une ressource alimentaire qui n'est pas toujours au rendez-vous : le gibier sauvage.

Dès le 20 novembre, le père Le Jeune fait état de la précarité de leur garde-manger. Dans un orthographe laborieux, selon nos normes contemporaines, il écrit : «On tint conseil en ce lieu de ce qu'on devoit faire pour trouver à manger, nous estions desja reduits à telle extrémité que je faisois un bon repas d'une peau d'anguille boucanée, que je jettois aux chiens quelques jours auparavant.» Le missionnaire poursuit son témoignage : « Deux choses me touchèrent ici le cœur : jettant une fois un os, ou une arreste d'anguille aux chiens, un petit garçon fut plus habile que le chien, il se jetta sur l'os & le rongea & et le mangea.» On devine aisément que le reste du voyage sera très pénible et nous ne sommes pas surpris que le père Le Jeune rapporte des cas de famine dus à la sous-alimentation.

Deux siècles plus tard, le notaire québécois Eugène L'Écuyer effectue dans notre région un voyage beaucoup plus agréable et en des termes très poétiques il décrit un petit village qui semble être Beaumont : « Après avoir fait quelques lieues, vous apercevez dans le lointain la flèche svelte et élancée d'un clocher brillant, vous approchez encore ; vous arrivez sur une petite éminence et vous apercevez le plus joli petit village. OH! Un village mignon, merveilleux, poétique! N'allez pas plus loin, ne passez pas ici sans vous reposer.»

Dans notre monde tourmenté, la sereine région de la Côte-du-Sud semble comme un legs de la nature pour nous rappeler qu'il y a en ce bas monde autre chose que la guerre, la torture, la violence, la haine et la laideur de ce que l'être humain porte de plus regrettable.

## Le premier globe-trotter bellechassois

par André Beaudoin  
Collaboration : Gilbert Bruneau

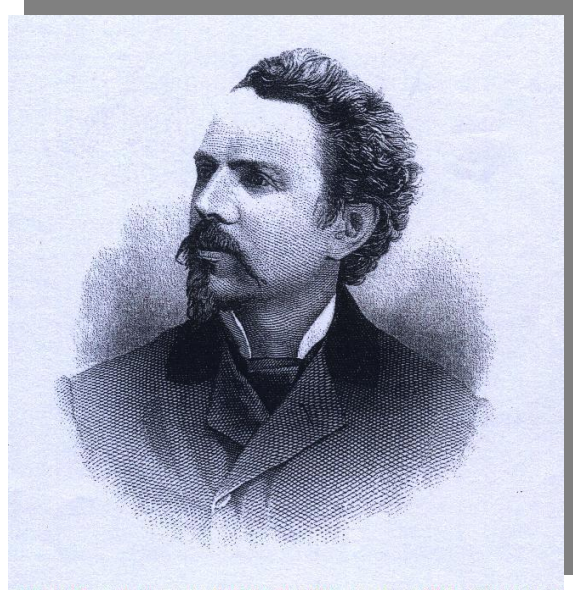
**A**ssurément, les lecteurs d'*Au fil des ans* qui recherchent l'évasion qu'apportent les destinations éloignées seront comblés cet été. On se souviendra que dans notre dernière parution, nous avons l'occasion de laisser notre esprit vagabonder en compagnie de Richard Bilodeau, de Saint-Damien, sur les eaux de l'Atlantique.

Richard et tous les Bellechassois ont eu des prédécesseurs et le plus illustre d'entre eux est sans aucun doute Narcisse-Henri-Édouard Faucher de Saint-Maurice. Rappelons d'abord quelques éléments importants de sa biographie.

Narcisse-Henri-Édouard Faucher de Saint-Maurice, militaire, greffier, journaliste, député, conteur, chercheur et historien, sans doute un des plus remarquables Bellechassois, naît à Québec bien que par coquetterie et romantisme, il ait prétendu être né dans le manoir de Vincennes<sup>1</sup> le 18 avril 1844. Son père, Narcisse-Constantin Faucher, avocat et seigneur de Beaumont et de Vincennes est l'époux de Catherine-Henriette Mercier.

Le jeune homme fait ses études classiques au Séminaire de Québec. Il séjourne deux ans (1864-1866) au Mexique avec les troupes de l'empereur Maximilien. De retour au pays, il épouse en 1868 Joséphine Berthelet d'Artigny, nièce de Louis-Hippolyte Lafontaine. Greffier au Conseil législatif de Québec de 1867 à 1881, il sera également rédacteur en chef de différents journaux de Québec.

Faucher de Saint-Maurice est élu député de Bellechasse le 2 décembre 1881 et représente notre comté jusqu'au 9 mai 1890. Il décède en avril 1897, laissant le souvenir d'un grand voyageur<sup>2</sup>. D'ailleurs, en 1888, il fait éditer quatre ouvrages dont *Loin du pays*, une somme de mille pages, dans laquelle il raconte ses voyages en Europe, en Amérique et en Afrique.



### Croisière sur le Saint-Laurent

Le voyage qui nous intéresse ici a été narré dans de *Tribord à bâbord* en 1877. La parution est à l'époque jugée assez importante pour faire partie de la bibliothèque de certains navires de France. Probablement au printemps de 1876, Faucher de Saint-Maurice s'embarque à Québec sur le *Napoléon III*, navire qui a pour mission de ravitailler les différents phares qui jalonnent le Saint-Laurent et son golfe à cette époque. La croisière de Faucher de Saint-Maurice le conduit jusqu'en Nouvelle-Écosse, ce qui constitue au XIX<sup>e</sup> siècle un voyage assez important. Voici

<sup>1</sup> D'ailleurs, comment notre héros aurait-il pu naître au manoir de Vincennes puisque son père n'en fit l'acquisition que le 28 octobre 1847 ?

<sup>2</sup> Il y a une dizaine d'années, Jean-François Caron, alors rédacteur d'*Au fil des ans*, a consacré une série d'articles à Faucher de Saint-Maurice, voir entre autres vol 6, n<sup>o</sup>1, hiver 1994.

comment en termes humoristiques le futur député de Bellechasse dresse l'inventaire de la cargaison du navire de ravitaillement :

Dans les flancs de sainte barbe sommeillaient dix milles livres de poudre à canon qui, affaire de nerfs probablement, m'ont toujours semblé être un voisinage peu rassurant pour une centaine de barils de pétrole que nous avions à fond de cale. Des quarts de porc salé et de farine, des ballots de marchandise, des caisses d'épicerie balancées lourdement au crochet d'un fort palan descendaient et disparaissaient par les écoutilles, pendant que sur le pont on rangeait des cages à poule, non loin de deux vaches qui rumaient mélancoliquement au pied du grand mât, en songeant à ces vertes prairies des plaines d'Abraham, qu'elles allaient échanger contre les brouillards de l'Anticosti. Un cochon insoucieux de son sort se frottait le dos sur l'affût d'un canon, regardant d'un œil satisfait un groupe de matelots qui jetaient de grosses toiles cirées sur des balles de foin destinées à être exposées à l'air, pendant que d'autres empilaient des planches et des bardeaux le long des bastingages. Sur la dunette, une charrette donnait l'accolade à une baleinière. Partout ce n'était que chaos, bourdonnement et travail.

Cependant, en dépit des premières impressions, le *Napoléon III* était un navire confortable : « La salle à dîner où nous devons passer de si douces soirées, se montrait propre, bien éclairée, assez large pour mettre à l'aise quinze personnes. » Le narrateur poursuit : « Elle nous permettait d'entrer de plein pied dans des cabines parfaitement ventilées, et c'était plaisir de voir par leurs portières soulevées un lit bien frais et bien blanc. »

Le paragraphe suivant nous donne le goût d'être du voyage : « Le temps était superbe, le fleuve calme, mon cigare délicieux, et tout en jetant un regret à ceux qui restaient et qui agitaient leur mouvement en signe d'adieu, je me mis à examiner curieusement ceux qui devaient être mes camarades de voyage. »

### **Il est question de Beaumont**

Faucher de Saint-Maurice profite de l'occasion pour mentionner le village de Beaumont<sup>3</sup>, pour qui il éprouve une affection particulière :

Nous étions alors par le travers du phare de Saint-Laurent d'Orléans, et au moment où j'allais me lever, j'aperçus dans la direction du sud scintiller au soleil le clocher de la petite église de Beaumont. Je n'ai jamais pu regarder ce temple agreste et sans prétention, sans que ma pensée se repliât sur elle-même. Sous cette voûte de bois, non loin de ces fonts baptemaux à la balustrade en fer forgé et fleurdélié, dorment la chair de ma chair, les os de mes os. C'est là que mes deux frères Charles et Pierre et que ma sœur chérie Joséphine attendent calmes et impassibles dans la tombe, le jour où il sera bon plaisir à Dieu de mêler ma poussière à leur poussière.

### **Il est question de l'amiral Hovenden Walker**

Dans son récit, Faucher de Saint-Maurice ratisse large. Aussi, lorsque son navire ravitaille le phare de l'île aux Œufs, il s'attarde longuement à la malheureuse expédition militaire d'Hovenden Walker à l'été 1711, dans laquelle la flotte du Britannique qui voulait conquérir Québec fut décimée par les éléments. Faucher de Saint-Maurice fait des recherches approfondies et dans son volume il nous rapporte les écrits d'une religieuse de l'Hôtel-Dieu de Québec sur les conséquences de la tragédie qui aura toutefois le mérite de sauvegarder pour un demi-siècle la prédominance française en Amérique :

<sup>3</sup> Voir également Noël en Bellechasse, *Au fil des ans*, automne 1996. Faucher de Saint-Maurice raconte avec nostalgie un Noël de son enfance à Beaumont.

Monsieur Duplessis, receveur des droits de monsieur l'amiral, et monsieur Montseignat, agent de ferme, frèrèrent une barque et gagèrent quarante hommes à qui ils donnèrent un aumônier et des provisions de vivres pour aller passer l'hiver dans cet endroit (site du naufrage), afin qu'au printemps, ils tirassent tout ce qu'ils pouvaient. Ils partirent en 1711 et revinrent en 1712, au mois de juin, avec cinq bâtiments chargés. Ils trouvèrent un spectacle dont le récit fait horreur ; plus de 2000 cadavres nus sur la grève qui avaient presque tous des postures de désespérés. Les uns grinçaient des dents, les autres s'arrachaient les cheveux, quelques-uns étaient à demi-enterrés dans le sable. Il y avait jusqu'à sept femmes qui se tenaient la main et qui apparemment avaient péri ensemble. On se serait étonné qu'il se soit trouvé des femmes dans ce naufrage. Les Anglais se tenaient si assurés de prendre ce pays qu'ils en avaient déjà distribué les gouvernements et les emplois ; ceux qui devaient les remplir amenaient leurs femmes et leurs enfants afin de s'établir en arrivant.

Le naufrage semble avoir été à l'époque une véritable petite mine d'or pour les résidents de la Nouvelle-France. Sœur Jeanne-Françoise Jucheneau de Saint-Ignace poursuit :

On rapporta des ancre de fer d'une grosseur surprenante, des canons, des boulets, des chaînes de fer, des habits fort étoffés, des couvertures, des selles de chevaux magnifiques, des épées d'argent, des tentes bien doublées, des fusils en abondance, de la vaisselle, des ferrures de toutes sortes, des cloches, des agrès de vaisseaux et une infinité d'autres choses. On en vendit pour 5000 livres. Tout le monde courait à cet encan ; chacun voulait avoir quelque chose des Anglais. On y laissa plus qu'on pu enlever ; cela était si avant dans l'eau qu'il fut impossible de tirer tout ce qu'on vit. On en rapporta deux ans après pour 12,000 livres, sans compter tout ce qu'on avait ôté d'ailleurs. C'en fut assez pour nous faire espérer que nos ennemis ne nous attaqueraient plus et pour affermir notre confiance en Dieu.

### Une chaleureuse réception malgré l'épreuve



Au XIX<sup>e</sup> siècle, le gardien de phare est pratiquement isolé de la civilisation pendant la plus grande partie de l'année. Ceux qui sont mariés ont moins le bonheur de pouvoir compter sur leur petite famille pour atténuer la solitude. C'est une carrière qui semble avoir beaucoup d'avantages, mais qui peut parfois être parsemée d'embûches. Faucher de Saint-Maurice raconte :

Situé soixante et dix pieds au-dessus du niveau de la haute marée et à six cents pieds au bout sud du rocher, le phare de l'île aux Œufs est une construction octogone de trente-cinq pieds de haut. Cette tourelle surplombe la maison du gardien Paul Côté, et déjà sur le pas de la porte on voyait les figures souriantes de ses deux filles qui s'empressaient pour mieux nous recevoir, pendant que, par la fenêtre entr'ouverte, un bel enfant à l'œil intelligent, nous regardait d'un air tout étonné. Quinze jours auparavant, en voulant tirer une outarde, il s'était déchargé un fusil dans le bras gauche, et sa blessure soignée tant bien que mal par des gens qui n'avaient pas la moindre notion de chirurgie, présentait les symptômes de la gangrène. Pauvre petit ! il semblait faire contre souffrance bon cœur, et je revois d'ici son sourire résigné pendant que nous cherchions à le consoler ; mais l'air de la mer semble agir trop fortement sur ce sang appauvri ; et d'après toute apparence celui que la nature avait destiné à devenir un robuste marin, ne fera, hélas ! qu'un pauvre poitrinaire.



Heureusement, Faucher de Saint-Maurice nous rapporte des moments plus joyeux. Voici comment il décrit la réception dont ils sont l'objet :

Partout notre présence sur l'île avait fait oublier cette catastrophe imminente pour ne laisser régner que le plaisir de l'hospitalité. À l'intérieur du phare, tout n'était que joie, bruit et questions. La vaisselle, les nappes, les friandises des jours de fêtes sortaient des coffres et des armoires. Pendant que madame Côté trotta et donnait des ordres pour nous faire servir une collation froide, Agénor et sa bruyante compagnie s'étaient emparés de l'harmonium placé dans le petit salon qui fait face à la mer, et entonnaient l'*In exitu Israël* de leurs plus belles voix de mélomanes. Dans le soubassement de cette chapelle Sixtine improvisée, Paul Côté s'escrimait à découvrir quelques bouteilles de bières échappées à la provision du dernier automne, et déjà pots, verres, bols et carafons s'alignaient sans vergogne sur table et commode, défiant à qui mieux la proverbiale sobriété de notre capitaine qui, certes, ne s'attendait pas à la voir mettre, ce jour-là à une aussi rude épreuve.

Les quelques rares moments de répit que le gardien de phare Paul Côté et sa famille s'accordent à cette occasion sont bien mérités et quelques années auparavant, leur dévouement remarquable avait contribué à sauver de nombreuses vies:

Tous les marins savent que la rotation d'un phare à feu changeant doit se faire avec une précision mécanique. Autrement, il peut y avoir une erreur : une lumière est prise pour une autre, et un sinistre devient alors la fatale conséquence du moindre retard apporté dans le fonctionnement de la machine. Or, une nuit, vers la fin de l'automne 1872, le pivot de communication de mouvement qui s'abaisse de manière à ce que les roues d'angle s'engrènent convenablement, se cassa. La saison était trop avancée pour faire parvenir la nouvelle à Québec et demander du secours au ministère de la Marine : force fut donc de remplacer la mécanique par l'énergie humaine, et le gardien, aidé par sa famille, se dévoua. Pendant cinq semaines, cet automne-là, et cinq semaines au printemps suivant, homme, femme, filles et enfants tournèrent à bras l'appareil. La givre, le froid, la lassitude engourdisaient les mains, le sommeil alourdissait les paupières, n'importe il fallait toujours, tourner sans cesse, sans se hâter, sans se reposer, tant que durait ce terrible quart, où la consigne consistait à devenir automate et à faire marcher la lumière qui indiquait la route aux travailleurs de la mer. Pendant ces interminables nuits où les engelures, les insomnies et l'énervement s'étaient donnés rendez-vous au haut d'une tour, pas une plainte se fit entendre. Personne depuis l'enfant de dix ans jusqu'à la femme de quarante, ne fut trouvé en défaut, et le phare de l'île aux Œufs continua chaque minute et demie à jeter sa lumière protectrice sur les profondeurs orageuses du golfe. Que de navires, sans le savoir, furent sauvés, ces années-là, par l'héroïsme obscur de Paul Côté, de sa femme et ses filles.

## **Il est question de la surexploitation des ressources de la mer**

Dans le livre de Faucher de Saint-Maurice, nous percevons, un siècle avant l'épuisement de la ressource, une préoccupation pour un gagne-pain qui ne sera pas indéfiniment au rendez-vous. Alors qu'il séjourne dans la région de Sept-îles, le *Napoléon III* croise un navire de pêche américain. Le capitaine Johnson, de la région de Gloucester, se vante que l'année précédente, il a emmagasiné à bord 32 000 livres de morue qu'il a pêchée sur les bancs terre-neuviens. Bien que les relations entre les deux équipages soient cordiales, on sent chez Faucher de Saint-Maurice une certaine exaspération d'autant plus que le capitaine américain en rajoute. «Ces pêches miraculeuses se renouvellent souvent, et cet Américain nous raconta qu'un de ses amis, le capitaine O'Brien de la goélette l'*Ossipée* avait pris en un mois 90,628 livres de flétan.»

La cupidité humaine a toujours été aberrante et Faucher de Saint-Maurice nous rappelle que ces marins se tirent dans le pied, car en exerçant une pression trop forte sur le marché, ils ne font que faire baisser dramatiquement les prix.

Malheureusement, comme cela arrive presque toujours en Amérique, lorsqu'un mineur cupide frappe un filon qui rapporte, il finit par le gâter avant de lui donner tout son rendement. Il en a été de même pour la pêche au flétan dans les eaux canadiennes. Les Américains l'épuisent chaque année, et la conséquence inévitable de cette destruction sans relâche a été la baisse toujours croissante du prix de ce poisson recherché qui, s'il n'est protégé par une sage législation, finira par disparaître. Ce qui se vendait en 1873 pour seize et onze cents ne vaut plus en 1876 que neuf cents et cinq cents et demi, et dernièrement encore la goélette l'*Arequipa* appartenant à la maison Dowdell, rentrait à Gloucester après une station de treize jours dans le golfe Saint-Laurent, avec un chargement de 32,000 livres valant \$ 2,100. La part seule du cuisinier pour treize jours d'ouvrage se montait à \$ 155 et celle de chaque homme d'équipage à \$119.

Depuis la signature du traité de Genève, les armateurs et les pêcheurs américains ont le droit de venir et faire fortune, où nos pêcheurs canadiens ne trouvent que le moyen de végéter et de se traîner dans la misère et la routine. Deux goélettes américaines, assure le commandant Lavoie dans son rapport de 1875, entrèrent un matin à la pointe aux Esquimaux et à l'étonnement de ceux qui étaient présents, prirent à une distance de 20 à 50 verges du rivage 75,000 livres de flétan. Il est vrai que nos rivaux, au lieu de se diviser sur de vaines questions locales et de s'asservir insoucieusement<sup>4</sup> au monopole jersiais, ne négligent rien pour obtenir le succès et surtout de gros profits. Ils ont à leur disposition les plus fins voiliers, les engins de pêche les plus performants, les appâts les plus coûteux, et par-dessus tout, chose, paraît-il, impossible à rencontrer chez nous, ils allient l'esprit de concorde à celui d'entreprise.

### **Le destin tragique du *Glanicus* à la baie au Renard (île d'Anticosti)**

Le Saint-Laurent que les poètes canadiens ont décrit comme le plus beau au monde a souvent constitué le théâtre de tragédies presque mythiques. Le récit du désastre du *Glanicus* que raconte ici Faucher de Saint-Maurice ne s'adresse définitivement pas aux cœurs trop sensibles. C'est pourquoi, je reproduis ici le passage le plus tolérable pour notre sensibilité contemporaine :

Il y a de cela assez longtemps, au printemps 1829, un trappeur, en visitant ses pièges, fit la trouvaille d'une corde qui pendait le long d'un rocher, et quand il la tira à lui, une cloche de navire se mit aussitôt à tinter. Son premier mouvement fut celui de la frayeur, mais après avoir réfléchi, il fit le tour du plateau et se retrouva en face de trente cadavres. C'était tout ce qui restait de l'équipage et des passagers du *Glanicus*. Jetés à la côte à la fin du mois de novembre 1828, non seulement ces malheureux avaient eu à combattre contre le froid, mais la faim s'était mise à les harceler sans pitié, et leur lutte avait été longue, à en juger par les tristes reliefs qui entouraient ces morts.

Un siècle plus tôt, au mois de novembre 1736, un autre navire, *La Renommée*, avec 54 hommes à bord, avait subi sur la même île, un naufrage désastreux. Le récit des souffrances de ces malheureux est trop long pour être raconté ici, mais il rappelle avec pertinence que la navigation sur le Saint-Laurent peut être hasardeuse, particulièrement lorsque le terrible hiver québécois approche. Sur la verdoyante Anticosti, l'été peut aussi être funeste comme en témoigne ici le récit de l'écrivain bellechassois.

C'était une petite fille de dix ans, du nom de Béliveau qui, au matin de juin, s'en était allée jouer dans les bois d'alentour, pendant que ses parents défrichaient une terre nouvelle. Après les courses sur l'herbe, la cueillette des rares fleurs sauvages de l'île et les chasses données aux petits oiseaux, la pauvre s'était sentie fatiguée. Un nid de verdure s'offrait au milieu d'un taillis, à quelques pas de là; elle s'y blottit pour ne plus se réveiller que parmi les anges, car son

<sup>4</sup> Petite lacune grammaticale de Faucher de Saint-Maurice : il serait bien vain de chercher cet adverbe dans le dictionnaire.

père, étant venu mettre le feu à ces broussailles, avait, sans le savoir, brûlé vive son unique enfant.

### Un récit riche

On aurait tort de croire que le livre de Faucher de Saint-Maurice s'attarde avec complaisance sur les événements tragiques. Il est vrai qu'il les aborde au passage, mais l'écrivain est également un bon vivant, qui visiblement, apprécie la présence de ses camarades et le charme des endroits qu'il visite. En ce sens, Faucher de Saint-Maurice nous est très familier, car il est typiquement bellechassois dans l'intérêt qu'il porte aux horizons lointains.

## **Merci à nos supporteurs financiers :**

*MRC de Bellechasse*

*Caisses populaires  
Desjardins de Bellechasse*

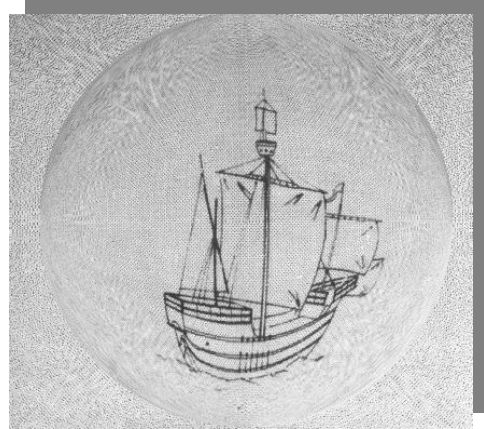
*Promutuel de Bellechasse*

## Un mois dans la vie de nos ancêtres

par Gilbert Bruneau

**A**vez-vous déjà tenté d'imaginer la «croisière» qui attendait nos ancêtres alors qu'ils s'apprêtaient à franchir l'Atlantique afin de venir s'établir en Nouvelle-France ?

Jusqu'à l'aube de mes septante années, cette idée n'avait jamais traversé mon esprit. Il aura fallu la combinaison de deux événements pour que je commence à imaginer ce que devait être la traversée de l'océan dans les années 1650 à 1750. D'abord, je vous fais connaître ces deux faits bien réels et ensuite le résultat de mes... élucubrations basées sur mon imagination ainsi que sur les exposés d'une jeune guide de Terre-Neuve.



À la fin de mai 2002, je me retrouve sur le *Nordik Express* qui longe la moyenne et la basse Côte-Nord. Partis de Rimouski le 21 mai, nous devons rallier Blanc-Sablon le 24, en fin de journée. Long de 69,69 m (228 pieds), le bateau capte notre attention avant son départ par les conteneurs empilés sur son pont arrière (il peut en embarquer une soixantaine). Au cours de l'après-midi du 23, nous passons du golfe Saint-Laurent au détroit de Belle-Isle. Nous approchons de Harrington Harbour mais pour l'instant ce n'est pas *la grande séduction*, car les vagues se creusent. Le *Nordik* commence à tanguer et à piquer du nez. Fort d'une expérience antérieure sur le même bateau l'année précédente, je prends mon souper et je ne daigne même pas avaler une petite pilule blanche. Mal m'en prend quelques heures plus tard, je me retrouve plutôt faible avec un estomac on ne peut plus vide.

Le second événement survint une quinzaine de jours plus tard alors que nous visitons le *Matthew* à Bonavista, Terre-Neuve. Réplique exacte du voilier sur lequel John Cabot atteint les côtes de Terre-Neuve en 1497. Longueur : 74,3 pieds ; hauteur du mat principal : 76,5 pieds. Une coquille de noix sur l'immensité de l'océan entre Bristol, Angleterre, et Terre-Neuve.

Tous les détails que nous livre le jeune guide joints à mon expérience fort désagréable et très récente m'amènent à tenter d'imaginer ce que durent vivre nos ancêtres pendant la traversée de l'Atlantique.

François Bruneau dit Druineau, marié à Marie Prévost le 9 octobre 1669, à Québec, est l'ancêtre de la majorité des Québécois ayant ce patronyme, sinon de tous. Marie fit la traversée en 1669. Quant à mes ancêtres du côté maternel, les Fillion, Antoine et Anne d'Anneville, ils se marièrent en France en 1664 puis vinrent s'établir dans la nouvelle colonie.

Le résultat premier de mes cogitations est la certitude que mes ancêtres et vos ancêtres qui firent la traversée au XVII<sup>e</sup> et au début du XVIII<sup>e</sup> siècle n'étaient pas des mauviettes.

### Des adieux déchirants

Avant de franchir la passerelle, ces jeunes «anciens» (Marie a 19 ans) disent adieu à leurs parents et à leurs amis. Il est fort probable qu'ils ne les reverront jamais, du moins pour la très grande majorité d'entre eux. Ensuite, il faut choisir la paillasse qu'on occupera pendant trente ou quarante jours.

L'intimité, il faut oublier ça. Dans le seul entrepont qui existe sur le bateau, il n'y a pas de chambrettes. La nuit, les paillasses doivent être bien disposées côte à côte. Le jour, on les

range à l'avant du bateau. Les gens de plus de 1,80 m devaient avoir le crâne bien sensible, car c'était l'espace entre le plancher et le plafond.

Les premiers jours, les passagers devaient s'appuyer sur le bastingage et regarder défiler l'eau, les nuages, les poissons. Même là, les passagers ne devaient pas encombrer le pont supérieur afin de ne pas nuire aux travaux quotidiens de l'équipage. Donc c'est l'attente.

Il faut savoir aussi que le capitaine était le seul maître à bord avec droit de vie et de mort. Sûrement qu'il édictait des règles et des horaires pour rendre supportables autant qu'il pouvait les longues heures de la traversée. Là encore, il devait y avoir des capitaines affables, mais pas trop, et aussi des types tyrans et dictateurs. On se rappelle la mutinerie du Bounty. Le capitaine W. Bligh devait être sadique pour que son équipage le laisse à Pitcairn.

### Tout le monde à table!

Et la nourriture ! Pensons-y un moment. Il faut en embarquer suffisamment. Ainsi que l'eau. Un membre de l'équipage, le chef cuisinier probablement, prévoit des portions qui permettront de nourrir tout le monde jusqu'à la fin du voyage et même, tel un certain Paul Martin, se garde un coussin au cas où ... Pas de glacière, pas de réfrigérateur. La viande est salée dans des barils.

Notre guide, lors de la visite du *Matthew* nous disait que les épices étaient toujours sous clef, vu leur très grande importance. Elles servaient à masquer le goût de la viande qui devenait de plus en plus faisandée. L'eau : rationnée ; l'espace : restreint ; la nourriture : de plus en plus mauvaise et toujours le même menu.

### On a rapidement son voyage !

Certains jours, la mer est d'huile. Les voiles sont à plat, pas la moindre petite brise. Il fait chaud et on a hâte d'arriver. Cinq ou six passagers tapent royalement sur les nerfs d'Antoine et d'Anne. Dans quoi et sur quoi s'est-on embarqué?

Patience, le vent va se lever. Dans une heure ou dans un jour. Mais le vent, il a parfois des sautes d'humeur. Tempêtes, ouragans avec de la pluie tiède, froide ou glaciale. Alors les passagers sont confinés dans l'unique entrepont. Les écoutilles sont fermées. Il fait noir comme chez le loup même s'il est midi. Et on se fait brasser. Le petit bateau est pris de tremblements incontrôlables. Il tangué, il roule. La proue s'élève brusquement puis s'abaisse en s'inclinant sur tribord, elle se relève...

Heureusement (car il y a un heureux), sur le bateau, les estomacs pleins, il n'y en a pas. Mais c'est certain que les pots de chambre sont en demande. Si tu as la force ou le temps d'en prendre un, tant mieux ; sinon... le capitaine a dû prévoir que, l'orage fini, tous les bras valides, seront affairés à laver le plancher. En attendant, tous ceux et celles qui n'ont pas le pied marin sont tellement malades qu'il n'y a pas grand chose qui les dérange, même les odeurs.

Et l'équipage? Manier les voiles, les rapiécer, les recoudre, nettoyer le pont supérieur, tout ça devait être du gâteau comparé à la tâche du «guetteur», celui qui devait grimper au nid de pie pour voir au loin. Sur les bateaux à voile de l'époque, son poste était à quelque soixante pieds au-dessus du pont. Par gros temps, imaginez l'ampleur des arcs de cercle qu'il décrit vers l'avant,

### Bon appétit !

Le petit-déjeuner se prend habituellement vers les sept heures. Il consiste en un peu de biscuit, du cidre, de l'eau ou parfois «un coup d'eau de vie». Quant au dîner, il a lieu vers les dix heures du matin. «Le cuisinier cuit tout dans deux énormes chaudières de cuivre rouge, lorsque le temps le permet. Car, les jours de tempête, on doit manger froid, si on a le courage ou la force! Diéreville, dans les circonstances, fait la fine gueule. « Tout va mal quand la mer est agitée, écrit-il. On ne saurait mettre la marmite, tout se répand et rien ne peut cuire. Il faut que l'on se contente du biscuit. Ce qui n'était pas ma plus grande peine. Mon cœur se soulevait sur tout ce qui se présentait à table : chacun mettait ses mains au plat sans les laver, quoique l'eau ne manquât pas, en disant que c'était des humains les plus naturelles fourchettes.»

Jacques Lacoursière, *Nos racines, histoire vivante des Québécois*.

vers l'arrière, à gauche, à droite ou vers l'avant, en même temps qu'inclinait à bâbord, etc. Ça me turlupine l'estomac rien que d'imaginer ces balancements désordonnés.

### Verre d'eau ou vers d'eau

C'est le jeu de mots qu'utilise à bon escient Jacques Lacoursière pour décrire la piètre qualité de l'eau sur les navires qui affrontent l'Atlantique à l'époque de nos ancêtres.

Le breuvage le plus courant à bord, c'est l'eau. Une eau qui non seulement peut devenir rare, mais également se corrompre. À terre, il arrive souvent que l'on remplisse les tonneaux d'une eau avariée. Mais la transformation majeure se produit dans la cale du navire. « Dans les deux premières semaines, écrit Albert Tessier, ça va, mais le liquide se brouille. Il ne faut pas trop regarder ni sentir le breuvage épais et visqueux qui exhale des relents d'œuf pourris. On ferme les yeux, on pince les narines et on se désaltère, ce qui est l'essentiel. Il ne semble pas que cette eau soit dommageable. Après un mois de fermentation, les débris se déposent et l'eau se clarifie. Une autre fermentation se produira plus tard, après deux ou trois mois... puis l'eau se clarifie, devient d'un jaune vif, elle s'est stabilisée et est devenue... potable. »

Je sais qu'un autre matelot était chargé d'avertir la vigie quand son quart était fini. Et gare à lui s'il dormait au travail ! À bord du navire, pour tous les manquements graves, et celui-là en était un, un châtiment terrible sanctionnait le fautif. Une corde passée par-dessus une vergue était attachée sous les bras du puni. Puis on le jetait à l'eau. On le plongeait, le sortait, le replongeait... Et c'est certain que la remontée était beaucoup plus lente que dans *Dog eat dog*. Froidure de l'eau, cris, étouffements... rien ne pouvait fléchir le capitaine sur la durée et le nombre de plongeurs. Puis une loque humaine était ramenée sur le pont.

Quelle joie ce dut être pour François, Marie, Anne, Antoine et tous les ancêtres de poser le pied sur une terre ferme à Stadaconé. Un pied hésitant, une démarche chancelante, mais même s'ils devaient partir à zéro, ils étaient heureux : ils avaient survécu.

J'ai laissé errer *ma folle du logis*. J'ai peut-être exagéré. Il devait y avoir certaines traversées plus calmes que d'autres. Mais si vous voulez vérifier votre pied marin, je vous

conseille un aller-retour sur le *Nordik Express* au mois de novembre. On m'a dit qu'en général, c'est du sport. Cependant la nourriture est tellement bonne (publicité gratuite, je n'ai pas de contrat avec Desgagné) qu'on s'empiffre. Apportez tout de même des Graval au cas où...

## Devenir membre de la Société historique de Bellechasse c'est :

Recevoir *Au fil des ans* quatre fois par année.

C'est surtout contribuer à sauvegarder et à mettre en valeur le riche héritage historique et patrimonial de Bellechasse.

Cotisation annuelle : 20 \$

C.P. 100, Saint-Charles, GOR2TO

## Nos archives familiales

### Les Demers

par André Beaudoin

#### Un ancêtre qui retourna en France

**J**ean Demers épouse en France, en premières noces, Miotte Lecombe dont il a au moins un fils, prénommé Étienne et en deuxièmes noces, Barbe Mauger, qui lui donne deux fils André et Jean. Il vient au service de la Compagnie de la Nouvelle-France en 1644. Le 10 avril 1645, Claude Étienne lui vend une terre de six arpents de front à la rivière aux Chiens, sur la côte de Beaupré, pour le prix de 900 livres. Il promet de payer 700 livres à l'arrivée des navires.



Famille Joseph Demers, Saint-Henri

N'ayant pas reçu la somme attendue, il annule ce contrat le 28 octobre suivant et repasse en France pour revenir au printemps de 1646 avec ses fils Étienne, André et Jean. Il est toujours à Québec le 1<sup>er</sup> janvier 1648 et signe au contrat de mariage de son fils Étienne devant le notaire Lacoustre. Il semble être retourné en France par la suite. C'est pourquoi, nous considérons son fils comme le véritable ancêtre de la famille Demers que nous abordons dans cet article.

#### Jean Demers (1627-1708)

Jean Demers assiste au mariage de son frère Étienne à Québec en 1648, puis va rejoindre son frère André à Montréal. Il est du nombre des habitants qui, le 30 mars 1655, passent une entente de cinq ans avec le chirurgien Étienne Bouchard par laquelle, pour 100 sols par an, ils s'assurent d'être soignés ainsi que tous les membres de leur famille. Maisonneuve lui concède une terre de quinze arpents en superficie à la rivière Saint-Pierre, le 20 août 1655.

Le 12 mai 1658, il donne quittance à son frère André de la somme de 61 livres en blé. Il achète de Pierre Richomme, le 10 août suivant, un demi-arpent de terre près de la commune. Cet emplacement est voisin de celui de son frère André. Il lui vend sa terre de la rivière Saint-Pierre, le 9 novembre 1661, au prix de 500 livres et, un an plus tard, le 3 novembre 1662, il cède à François Piron, pour le prix de 160 livres, son emplacement près de la commune. Son frère n'étant pas en mesure de lui rembourser les 500 livres dues, cette obligation constitue à son égard, le 10 novembre 1662, une rente annuelle de dix-huit minots de blé.

Jean Demers quitte à cette époque la région de Montréal pour s'établir dans la seigneurie de Lauzon. Le procureur des héritiers de Jean Lauzon lui concède deux terres de deux arpents de front par quarante de profondeur chacune à cet endroit le 13 septembre 1666 et le 11 octobre suivant. Au recensement de 1667, Jean Demers possède une bête à cornes et huit arpents de terre en valeur.

### **Comme plusieurs ancêtres québécois, il aime plaider**

Jean Demers se présente pour la première fois à la Prévôté de Québec, le 22 septembre 1668, pour se plaindre des dommages que les bêtes d'Eustache Lambert ont causé à ses grains. Il accroît son bien en achetant de Jean Adam, le 29 juillet 1668, une terre de quatre-vingts arpents en superficie à Lauzon, moyennant 65 livres. Eustache Lambert porte à son tour plainte contre lui à la Prévôté de Québec, le 17 octobre 1670, parce qu'il a tué un de ses cochons. Il est condamné à lui verser 25 livres de dédommagement.

Comme tuteur des héritiers de Jean Lauzon, Jean Bermen lui remet, le 1<sup>er</sup> juin 1671, les actes officiels des concessions qu'il détient à Lauzon. De nouveau devant la justice, le 4 mai 1672, il réclame dédommagement à René Leduc qui a «excédé de coups» sa femme et son fils. Leduc déclare n'avoir jeté qu'une «plotte de neige» à son fils et s'être débarrassé de sa femme qui le prenait aux cheveux. Leduc est condamné à payer 10 livres.

Jean Demers fait transport, le 25 novembre 1672, à Claude De Bermen, de la somme de 15 livres que lui doit le dénommé Audy. Le même jour, De Bermen lui concède une terre de douze arpents de front par quarante arpents de profondeur dans la seigneurie de Lauzon. En compagnie de Philippe Guérin, le 30 novembre 1677, il loue pour trois ans, au prix de 160 livres par année, une maison de Pierre Pellerin dit Saint-Amand, sur la rue Saint-Pierre à Québec.

### **Séjour à Québec**

Jean Demers semble se plaire à Québec, car il achète de son frère Étienne, le 27 juin 1678, un emplacement de trente-sept pieds carrés au Cul-de-Sac de Québec, voisin de l'habitation de Jean Amiot. Il le paie 100 livres. Le lendemain, les ennuis recommencent. Les archives nous apprennent qu'il fait comparaître à nouveau son voisin Jean Leduc, l'accusant cette fois, avec son épouse, d'injurier sa femme. Leduc déclare que les animaux de Demers font continuellement du tort à ses grains et qu'il demande réparation d'honneur pour les injures proférées par Demers et sa femme à son égard. Leduc est condamné à lui verser 60 livres.

### **Quelques autres dates importantes dans la vie de Jean Demers**

1681 : Il possède une arme à feu, huit bêtes à cornes et trente arpents de terre en valeur.

1682 : Lors de l'incendie de la Basse-Ville de Québec, il perd sa résidence.

7 juin 1685 : Le maçon Jean Le Rouge ne se rend pas responsable des problèmes qui pourraient survenir à la nouvelle maison bâtie sur de vieux murs.



30 août 1685 : Une longue saga de poursuites s'amorce avec ses voisins. Il lui est entre autres reproché que l'égout des eaux de la maison s'écoule chez son voisin, Antoine Gourdeau de Beaulieu.

9 juillet 1688 : Il fait comparaître Jean Le Rouge concernant les travaux qu'il s'est engagé à faire en 1686. Il lui réclame la valeur d'une «chaloupée» de pierre.

19 juillet 1689 : Il accuse son voisin Sylvain Duplais d'avoir jeté de la terre sur son emplacement.

12 août 1689 : Un différend l'oppose à François Ducareau que Jean Demers a traité vingt fois de sorcier et de voleur.

20 septembre 1689 : Antoine Gourdeau de Beaulieu le fait comparaître afin qu'il rende compte des transformations faites à la toiture de sa maison qui, les jours de pluie, causent des inondations sur son terrain. Jean Demers en vient à un arrangement hors cour en lui versant 4 livres et 10 sols ainsi qu'en donnant deux minots de blé aux pauvres de l'Hôtel-Dieu.

29 octobre 1689 : Il poursuit le maçon Mathieu Lagrange au sujet d'un mur mal fait et non conforme à leur marché de l'année précédente.

20 juillet 1691 : Une autre querelle l'oppose à Jean Le Rouge à qui il reproche de ne pas avoir fait son travail.

8 juillet 1692 : Autre litige avec Le Rouge au sujet de sa maison qui n'est pas encore terminée. Le maçon se défend en déclarant qu'il a fait des modifications non prévues au plan initial. Des arbitres sont appelés à évaluer le tout.

21 octobre 1692 : Son voisin, Jeancien Amiot, se plaint qu'il a fait démolir une partie de sa cheminée.

13 novembre 1692 : Le couvreur Pierre Garcien le poursuit en justice en vue d'être payé.

Le 1<sup>er</sup> août 1694, Jean Demers est nommé subrogé tuteur des enfants mineurs d'Henri Breau. Se sentant vieillir, il vend à ses fils, Nicolas et Eustache, le 25 novembre 1694, sa terre de douze arpents par quarante, à Lauzon, au prix de 100 livres, à condition qu'ils lui fournissent chaque année, pour le reste de ses jours, quarante minots de blé, dix minots de petits pois, cinq cents anguilles, un cochon et dix cordes de bois de chauffage.

Le 5 mars 1699, il donne quittance à Nicolas Dautour de 15 livres constituant le quart du loyer de sa maison. Il vend, au prix de 1000 livres, le 11 octobre 1703, à François Fréchet, une terre ayant appartenue à son fils André fait prisonnier par les Anglais en Acadie. Il décède à Québec le 3 juillet 1708 et est inhumé le surlendemain.

**Nous allons maintenant nous transporter quelques siècles plus tard pour suivre l'évolution d'une famille Demers de Saint-Henri, une famille typiquement québécoise, représentative de nos plus beaux accomplissements.**

## Arbre généalogique de la famille Joseph Demers de Saint-Henri



Joseph Demers, il épouse en premières nocés, Antoinette Fortier, le 22 janvier 1922. Il épouse par la suite, en secondes nocés, Léonie Moreau, le 29 mai 1948.

Antoinette Fortier

Jean du Met épouse Jeanne Védié, à Notre-Dame-de-Montréal, le 9 novembre 1654.  
Jean de Mers épouse Jeanne Larrivée, à Sainte-Famille, île d'Orléans, le 2 mai 1696.  
Jean Demers épouse Marie Anne Dussault, à Notre-Dame-de Québec, le 9 février 1739.  
Charles Demers épouse Marie Anne Lefèbvre, à Lauzon, le 28 novembre 1771.

Étienne Demers épouse Céline Lambert, à Lauzon, le 5 août 1823.

Ferdinand Demers épouse Céline Larose, à Saint-Jean- Chrysostome, le 5 août 1856.

Georges Demers épouse Amanda Blanchet, à Saint-Charles-de-Bellechasse, le 26 août 1889.

L'union de Georges Demers et d'Amanda Blanchet comptera une descendance de 17 enfants (six garçons, dont Joseph, et onze filles ) et plus d'une centaine de petits-enfants.

Joseph Demers épouse Antoinette Fortier, à Saint-Henri, le 24 janvier 1922. (Antoinette décède le 25 mai 1944.)

Joseph Demers épouse en secondes noces Léonie Moreau, en la chapelle Sainte-Thérèse de Saint-Roch de Québec, le 29 mai 1948. Joseph Demers décède le 23 janvier 1986, au Sanatorium de Lac-Échemin, à l'âge vénérable de 95 ans et six mois. Léonie l'avait précédé dix ans plus tôt, le 27 mai 1976.

Jean-Claude Demers épouse Jeanne-Mance Morin, à Saint-Malachie, le 26 mai 1962.

Jean-Claude et Jeanne-Mance ont élevé quatre enfants et leur descendance compte actuellement sept petits-enfants.

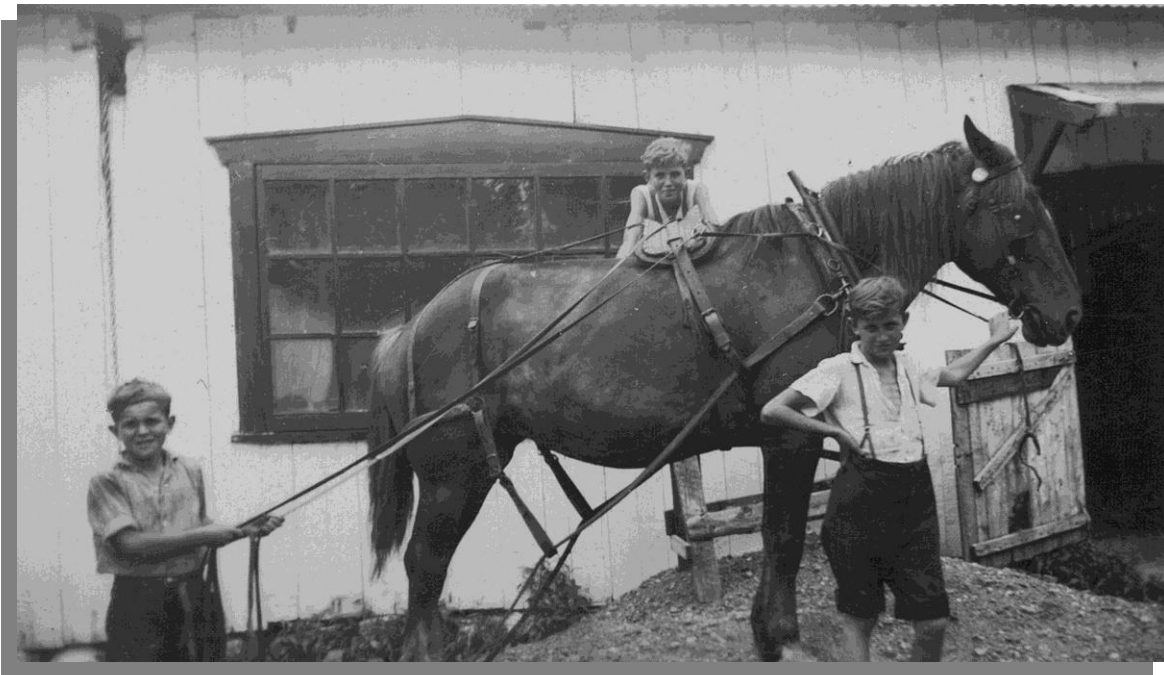


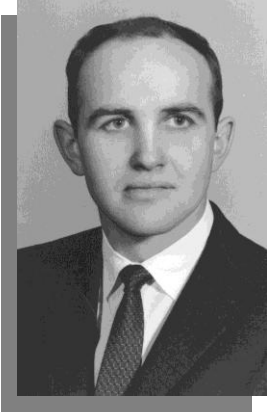
Photo prise au cours des années 40. Les enfants de Joseph Demers et le fidèle Café. Jean-Claude, au centre, survivra quelques années plus tard à une grave électrocution.

### **Une remarquable documentation familiale**

Joseph Demers, a compilé, au cours de sa vie, une remarquable documentation qui couvre les événements importants qui se sont produits dans sa famille au fil des décennies. Après son décès, son fils Edmond l'a relayé. Comme toutes les grandes familles, les Demers ont été affectés par les tragédies. Nous lisons que Roch Fortier, beau-frère de Joseph, décède accidentellement à

Roberval, le 26 octobre 1942, après être tombé d'un train dans la cour de Chambord. Il n'avait que 29 ans. Un autre beau-frère, Ernest<sup>1</sup>, devait également décéder accidentellement au début de décembre 1944 en réparant la couverture d'une écurie.

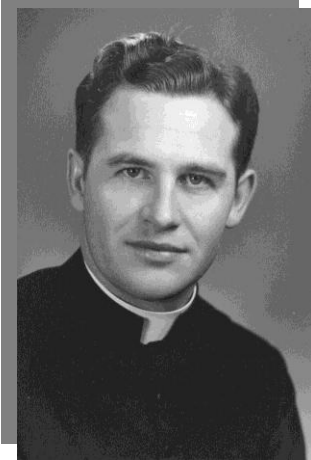
### Il survit à une électrocution!



Heureusement, il se produit parfois de véritables miracles et un des membres de la famille Demers, Jean-Claude, survit à un grave accident au début des années 50. Voici comme une coupure de journal de l'époque rapporte l'événement : « Lundi soir dernier arrivait à l'Hôtel-Dieu de Lévis, M. J.-Claude Demers, 19 ans, de Saint-Henri, à l'emploi du Téléphone National, qui venait de se faire électrocuter. Dès son arrivée à l'Hôtel-Dieu, il reçut les soins de M. le docteur Paul Racicot, de Lévis, pour les brûlures assez profondes aux bras et à la main droite. Hier soir, selon ce médecin, son état était très satisfaisant pour le moment. » Jean-Claude Demers survécut à ses blessures et se recycla plus tard dans la plomberie dans sa paroisse natale. Il a pris depuis quelques années une retraite bien méritée et ses fils assument la continuité d'une entreprise familiale

prospère.

### Paul-Henri Demers : de Saint-Henri aux îles Salomons du Nord



Un des frères de Jean-Claude, Paul-Henri, aura une destinée assez remarquable comme missionnaire en Océanie. Paul-Henri-Demers naît le 8 janvier 1924, à Saint-Henri. Il fait ses études primaires à Saint-Henri et ses études secondaires au séminaire des Pères Maristes à Sillery. Après son noviciat à Staten Island, dans l'État de New York, il poursuit ses études en philosophie à Framingham, Massachusetts et ses études en théologie au même endroit.

Paul-Henri Demers est ordonné prêtre le 2 février 1950, en l'église Notre-Dame-des-Victoires, à Boston, par l'Archevêque Richard Cushing, ami intime de la famille Kennedy, qui présidera treize ans plus tard aux funérailles de John. Le jeune missionnaire passe la majeure partie de sa vie dans les missions du Pacifique. Voici comment son frère résume son deuxième retour au pays en 1968 :

« Opéré pour ulcères du duodénum le 11 novembre 1968. Départ pour le Canada le 22. Arrivée à Montréal le 30 novembre après arrêts de deux jours à Fidji et à Los Angeles une journée. Réception le soir même chez Julien. Présents tous les frères et sœurs et leurs enfants ainsi que les oncles et tantes Fortier. »

Paul-Henri Demers repart pour l'Océanie en 1971, au Marist Collège, Bomana, Papua New Guinea, comme professeur, mais son mauvais état de santé l'oblige à revenir définitivement au pays l'année suivante où il sera affecté à différents ministères au Québec et au Nouveau-Brunswick. Il décède le 18 janvier 1998 à l'âge de 74 ans et ses funérailles, impressionnantes, rappellent une vie également remarquable.

<sup>1</sup> Dans les deux cas, les épouses des deux victimes étaient enceintes au moment où elles devinrent veuves. Dans les deux cas également, en souvenir des disparus, elles donnèrent le prénom de leur père à leurs fils au moment de leur naissance, quelques mois plus tard.

## Une course mémorable

par Roger Patry

C'était un dimanche du mois d'août 1945. La température était idéale pour le sport que les jeunes du temps aimaient le plus pratiquer : la bicyclette. Plusieurs personnes s'étaient déplacées pour assister à un événement spécial : une course de vélos à Beaumont. Les parents des coureurs et les amateurs de ce sport composant la foule de deux cents personnes s'étaient rassemblés sur le stationnement de l'hôtel Carrier.

C'était la première fois qu'un tel événement était organisé dans la paroisse. La guerre avec l'Allemagne venait de finir. Peu de gens avaient une bicyclette. Ceux qui en possédaient une étaient fiers de la montrer.

Marcel Carrier, Lauréo Fournier et moi-même avions travaillé au «scénario» de la course. Pour commencer, nous avons consulté les jeunes pour savoir si notre projet pouvait les intéresser. Plus de dix d'entre eux avaient immédiatement accepté de relever le défi qui leur était lancé. Encouragés par leur implication, nous avons monté deux équipes : les juniors et les seniors. Tout baignait dans l'huile. Sûr de notre affaire, nous avons pu procéder.



Durant plus de deux mois, nous avons travaillé à préparer la course y allant de toutes les avenues possibles. D'abord, après plusieurs discussions, nous avons décidé que la course se ferait autour de la paroisse, c'est-à-dire en empruntant la 2 ( qui traverse le village) jusqu'à la route 279 qui monte vers Saint-Charles. Le trajet bifurquait par le rang Ville-Marie et sortait sur la route Nationale (aujourd'hui la 132) via le rang Saint-Roch : un circuit de plus de 9 milles. D'emblée le trajet avait été accepté.

Il fallait par la suite trouver des fonds pour récompenser les gagnants. Nous avons sollicité les commerces. La rafle d'une guitare avait été décidée. Le coût des billets était de 0,25 \$, somme modeste mais importante à l'époque. Ce tirage aida beaucoup la réussite de notre projet.



Le vainqueur Lauréo Fournier posant avec les organisateurs Roger Patry et Marcel Carrier

Comme il fallait intéresser les gens, des affiches publicitaires avaient été placardées aux endroits stratégiques : commerces, salles de réception, etc., ainsi que sur quelques poteaux de téléphone. Donc, après deux mois de préparatifs, nous étions en mesure de tenir cette course. Le jour tant attendu arriva, égayé par un soleil radieux. À deux heures, tous les cyclistes étaient à la ligne de départ, salués par les paroissiens et quelques visiteurs avides de voir la capacité de nos adolescents.

Les bicyclettes étaient des vélos de rue, les cyclistes avaient baissé les poignées de leur guidon pour se donner l'allure de coureurs professionnels. Un seul d'entre eux possédait un vrai vélo de course. Qu'à cela ne tienne! Malgré l'avantage que cela donnait à ce participant, ils avaient décidé de se mesurer à lui, quitte à y aller de tout leur orgueil.

Le parcours avait été planifié pour éviter les accidents, car nous devons composer avec le trafic, qui même s'il était peu important, pouvait apporter des désagréments. Le départ des coureurs avait été tiré au sort. M. Émeril Pelletier, pensionnaire à l'hôtel Carrier et grand amateur de ce sport, donna le OK. Un intervalle d'une minute séparait chaque participant.

Le premier à se lancer sur la route fut Paul-Émile Marcoux qui, tel un coureur impatient, debout sur ses pédales, défiait l'inconnu, car aucun coureur ne connaissait réellement ses forces et ses faiblesses. En moins de dix minutes, ils étaient sur la 2 et s'élançaient vers l'est, pédalant avec frénésie. Au coin de la route menant vers Saint-Charles, nous avions un surveillant qui dirigeait le trafic et les coureurs. À mi-chemin, la confrontation se faisait déjà sentir et les plus rapides rejoignaient les retardataires.

Gravir la côte menant à Saint-Charles demandait un certain effort, mais n'empêchait pas les coureurs de s'exécuter avec brio. Un autre dix minutes et le premier coureur empruntait le

rang Ville-Marie, d'une longueur de trois milles. La lutte était vive. Personne ne s'en laissait imposer. La course continuait jusqu'au rang descendant vers Saint-Roch. Les cyclistes pouvaient relaxer un peu, car cette section de parcours en pente douce se prolongeait jusqu'à la 2. Le peloton se resserrait. C'était à qui dépasserait l'autre... tellement rapidement que des coureurs ne pouvant ralentir à la sortie de route se retrouvèrent dans le paysage.

Au village, nous attendions avec impatience le premier coureur Lauréo Fournier. Il fut accueilli par une salve de bravos. Paul-Émile Marcoux, le premier partant, le suivait de près. La lutte avait été chaude. Le gagnant avait couru en 28 minutes et 31 secondes. Paul-Émile avait fait



Roger Patry posant avec le vainqueur Lauréo Fournier et le deuxième au fil d'arrivée Paul-Émile Marcoux

un chrono de 31 minutes et 30 secondes. Les autres coureurs arrivaient en trombe, essayant de dépasser les autres concurrents, au grand plaisir des gens attendant le résultat de cette course mémorable.

Les plus jeunes ne s'en laissèrent pas imposer courant presque aussi vite que les plus âgés. Robert Nadeau effectua le parcours en 31 minutes et 12 secondes, tandis que Robert Patry arrivait deuxième avec un temps de 31 minutes et 57 secondes. Le dernier à réussir la course, Jean-Claude Carrier, eut droit à un prix de consolation de 1,50 \$. Il avait fait le trajet en 37 minutes, 58 secondes. Paulo Couture avait dû abandonner la course parce que son vélo avait fait défaut.

Le vainqueur reçut un trophée, tandis que le premier junior Raymond Nadeau eut droit à un beau 4 \$. Avant que les gens partent, on procéda à l'attribution des prix du tirage. Mme Irénée Labrie gagna la guitare. Mme Henri Jacques gagna 5 \$, Mme Patry 1\$. Les autres prix de 1\$ furent remportés par des jeunes de Beaumont.

Un pensionnaire de l'hôtel Carrier avait pris quelques photos que Marcel Carrier vendait à qui voulait en acheter. Le lendemain, les journaux et la radio faisaient mention de cette activité. Émeril Pelletier fut remercié pour sa participation. Nous étions fiers de notre réussite.

Pour souligner dignement cette belle journée, les coureurs et les organisateurs descendirent se rafraîchir au fleuve. Le Japon venait de rendre les armes. Une raison de plus pour fêter.

## Les Turgeon:une famille souche de Buckland

par André Beaudoin

Collaboration : Réjean Bilodeau

**O**n se souviendra que dans notre parution d'hiver dernier, sous la plume de Roger Patry, nous consacrons un article à une famille Turgeon de Beaumont. En prévision du 150<sup>e</sup> anniversaire de Notre-Dame-Auxiliatrice-de-Buckland prévue dans trois ans, nous invitons nos lecteurs à faire connaissance avec une autre famille Turgeon, dont l'ancêtre, Charles-Théophile Turgeon, est un des pionniers de cette paroisse.

Mais d'abord, un court rappel du premier Turgeon en Amérique, qui également répondait



Charles-Théophile et sa famille au début du siècle

au prénom de Charles. Charles Turgeon naît à Mortagne-au-Perche, en France, où il est baptisé le 4 août 1621. Il est le fils de Jean Turgeon et de Sébastienne Liger. C'est vers 1649 qu'il se marie avec Pasquière Lefèbre, elle aussi originaire de Mortagne. Le couple traverse l'Atlantique en 1662 avec leurs trois enfants : Marie-Claire, Jacques et Anne.

Pasquière donne naissance à quatre autres enfants en Nouvelle-France : Zacharie (7 mai 1664), Pierre (décédé en 1667, un autre garçon répondant au prénom de Pierre (1669) et Jean (1670). Le septième enfant du couple, Zacharie, se marie à Beauport, le 24 octobre 1691, avec Élizabéth Roy ou Leroy. Zacharie et Élizabéth s'établissent à Beaumont où leurs treize enfants naîtront. Nous ignorons la date précise du décès de Charles<sup>1</sup> et de son épouse Pasquière puisqu'ils sont retournés mourir en France.

<sup>1</sup> Charles avait près de 74 ans lorsque la nostalgie de la mère-patrie l'amena à retraverser l'Atlantique.



### Arbre généalogique de Charles-Théophile, ancêtre des Turgeon de Buckland

Charles Turgeon épouse Pasquière Lefebvre en France vers 1649.  
 Zacharie Turgeon épouse Élisabeth Leroy à Beauport, le 24 octobre 1691.  
 Louis Turgeon épouse Angélique Couture à Beaumont, le 28 avril 1728.  
 Antoine Turgeon épouse Dorothee Morency, à Beaumont, le 17 janvier 1763.  
 Jean-Baptiste Turgeon épouse Archange Roy, à Saint-Anselme, le 20 mai 1833.  
 Charles-Théophile épouse Olympe Brochu<sup>2</sup>, à Saint-Anselme, le 11 février 1862.  
 Alphonse Turgeon épouse Alice Chabot, à Armagh, le 5 avril 1910.  
 Raymond Turgeon épouse Rose-Anna Plante, à Buckland, le 18 juillet 1953.

Raymond et Rose-Anna ont eu quatre enfants : Susanne, Germain, Ghyslain, Denise. Germain exploite la ferme familiale depuis 1984.

### Charles-Théophile et ses descendants

Charles-Théophile Turgeon s'établit à Buckland en 1863, année de son mariage. Le jeune homme, comme la plupart des pionniers de sa génération, doit pouvoir offrir à celle qu'il a choisi pour fonder une famille, un minimum vital, c'est-à-dire, une terre et une modeste maison ou un petit camp de bois rond.

Raymond Turgeon raconte ici quelques souvenirs qui se sont transmis de père en fils sur ces années de pionniers :

*Un gros arbre servait de pont pour traverser à pied du côté sud de la rivière des Pointes. Un peu plus tard, parce que la terre était meilleure du côté sud, Théophile bâtit une nouvelle maison et une nouvelle grange à deux ou trois arpents de la rivière en ligne droite avec la résidence actuelle de Jacques Turgeon et de la grange de Gaétan Turgeon. Un été, il y eut un «gros coup d'eau» et un empierrement se brisa. La puissance de l'eau était telle qu'elle fit tourner la maison. La famille de Théophile dut être évacuée avec un cheval et une charrette. La date précise de cette inondation est inconnue, mais on présume que ce devait être avant 1883, car Alphonse Turgeon n'est pas né dans cette maison.*

*Théophile a décidé de ne plus rester à cet endroit. Il a déménagé la maison à l'endroit actuel de la résidence de Gaétan Turgeon. Cette résidence a été démolie en 1920. Alphonse Turgeon a bâti la maison actuelle de Gaétan la même année. Les pièces et le plancher du premier étage sont toujours celles de la maison qui avait été inondée.*

*La grange actuelle a été construite en 1961. La grange précédente avait été érigée vers 1909. En 1962, le tracé du chemin qui traversait les terres de Lorenzo Bolduc et de Raymond Turgeon a modifié afin d'éliminer trois courbes. Gaétan Turgeon possède encore les premiers papiers des «patentes» rédigés avant la Confédération soit en 1867<sup>3</sup>.*

<sup>2</sup> Olympe Brochu est inhumée à Buckland le 15 janvier 1890, à l'âge de 49 ans. La tradition familiale raconte que sur son lit de mort, elle recommanda à son époux de bien prendre soin de ses enfants.

<sup>3</sup> Notes manuscrites de la famille Raymond Turgeon en prévision de la monographie du 150<sup>e</sup> de Buckland.

### Une nombreuse descendance

Comme la plupart des grandes familles québécoises, les descendants de Théophile et d'Olympe se sont éparpillés ici et là, certains en Nouvelle-Angleterre et d'autres en Ontario. C'est le cas entre autres de Joseph Turgeon, de la deuxième génération, qui pose ici avec sa famille à Sturgeon Falls, en Ontario. Sans doute une des belles photographies de la collection d'*Au fil des ans* et nous notons, entre autres, l'élégance de la dame.



Dans l'album de famille des Turgeon, nous relevons plusieurs autres photos remarquables dont celles des sœurs Turgeon, filles d'Alphonse. Leur biographie pourrait sans doute faire l'objet d'un article intéressant, car une d'elles a notamment travaillé trente-cinq ans au Château Frontenac. Cinq autres présentent une expérience de travail assez exceptionnelle, car elles ont toutes travaillé à l'aéroport de L'Ancienne-Lorette.



Photo prise à l'occasion des noces d'or d'Alphonse Turgeon

### Raymond, le troisième de la génération

La réalisation de cet article a été rendue possible grâce à la collaboration de Raymond Turgeon, de son épouse Rose-Anna et leur fille Denise. Raymond et Rose-Anna Plante se sont mariés le 18 juillet 1953. Ils ont eu quatre enfants. Rose-Anna avait travaillé dans une avionnerie avant de se marier et elle avait la chance de gagner de meilleurs salaires que la plupart des jeunes filles de sa génération. Le hasard, qui arrange bien les choses, veut que l'ancêtre de Rose-Anna et l'ancêtre de Raymond soient originaires du même endroit (Mortagne-au-Perche). Raymond et Rose-Anna ont eu le privilège de fêter leur 50<sup>e</sup> anniversaire l'an dernier et dans leur communauté paroissiale. Raymond est connu pour son implication. Il a été marguillier, conseiller municipal et membre du conseil de direction de sa caisse populaire. Nul doute que l'excellente mémoire du couple constitue un atout précieux pour les auteurs de la monographie paroissiale de Buckland.



## L'album de famille: un précieux aide-mémoire

Lorsque je rencontre une famille pour la présenter à nos lecteurs, une des premières choses que je leur demande est de sortir leur album de famille. Il est vrai que, comme pour la plupart des nos lecteurs, j'adore les photos antiques et leur cachet romantique. Mais, je fais ainsi «d'une pierre deux coups» puisque par expérience, j'ai réalisé que c'était un excellent moyen de raviver des souvenirs. Les deux exemples ici du jeune Alfred Turgeon et de Jules Turgeon sont très éloquents et confirment le vieux dicton : «Une image vaut mille mots.»



C'est ainsi que lorsque la photographie du jeune Alfred Turgeon défile devant nous, Raymond, son demi-frère, me raconte spontanément une anecdote typique des difficiles années de la crise économique. En 1933, le jeune homme est tué dans un accident de forêt dans le nord de l'Ontario. Alphonse Turgeon apprend le décès de son fils par un télégramme, de la station d'Armagh. La compagnie qui embauche le jeune bûcheron consent à assumer les frais des funérailles, mais à condition que le corps soit inhumé à Sault Sainte-Marie.

Pour Alphonse Turgeon, pas question que son fils repose pour toujours, loin des siens, en terre étrangère, sans un dernier adieu. Alphonse Turgeon assume donc les frais de transport au montant de 60 \$, somme considérable à l'époque. L'épreuve grève à ce point les maigres ressources familiales, qu'Alphonse Turgeon est contraint d'emprunter pour rencontrer cette somme.

La photo de Jules Turgeon, oncle de Raymond, ravive tout aussi spontanément un autre souvenir de tragédie. Lorsque nous regardons attentivement la vieille photographie, nous sommes étonnés par la pose singulière du bras droit de l'homme. Mais Raymond Turgeon vient à notre aide et nous explique que Jules Turgeon avait perdu la main en travaillant avec une batteuse à grain.



Nous concluons ici notre visite chez les Turgeon de Buckland avec deux remarquables photographies de noces.



Odilon Turgeon et son épouse Georgianna Biron



Lowell, Mass., 1929, la jeune Léda Turgeon pose avec son époux Ovide Bernard.

## Centenaire de Honfleur : De foi, de terre et de passion

par Charles-Henri Bélanger

Le dimanche 18 juillet

**M**on épouse et moi, nous nous sommes rendus à Honfleur avec l'intention d'assister à une messe solennelle. À notre arrivée dans le village, aux alentours de 8 h 45, tout était bien tranquille. Une dame nous a dit qu'il ne se passait rien à l'église ce jour-là et que tout avait lieu sur une ferme, à la sortie est du village.

Il y avait de quoi susciter l'étonnement : « Un centenaire sans messe solennelle à l'église paroissiale, nous disions-nous ! » Rendus à l'endroit indiqué, on apprend que nous sommes sur la ferme d'Étienne Roy, fils de Victor Roy, ancien propriétaire de cette exploitation agricole et président des fêtes du centenaire.

À 9 h, les voitures arrivent déjà à la queue leu leu, alors que la célébration de la messe ne commencera qu'à 10 h. Des préposés aux stationnements les placent sur la ferme voisine, dans le bas d'un clos, en bordure du 3<sup>e</sup> rang. Ici et là les costumes d'époque créent ambiance et jovialité. La température est idéale. Gérard Laliberté, responsable de la journée champêtre, nous dit qu'à Honfleur, paroisse exclusivement agricole ou presque, on ne pouvait fêter le centenaire sans que l'accent soit mis sur l'agriculture.

Pour la célébration de la messe, un long chapiteau avec, à un bout, les espaces pour l'autel, le chœur avec les officiants et ceux qui seraient invités à s'adresser à l'assistance. Comme banc, on avait des balles de paille sur lesquelles on avait jeté de larges madriers de beau et bon bois tout neuf et tout propre fraîchement sorti de la scierie. Compte tenu du lieu, ces sièges étaient décoratifs, et l'élasticité de la paille leur apportait un confort qui n'avait rien à envier à bien des bancs faits de chêne massif.

Le chapiteau était largement ouvert sur trois côtés. Ceux, que les balles de paille n'auraient pu accommoder faute d'espace, avaient apporté leur chaise de parterre et pouvaient suivre confortablement tout ce qui se déroulait dans une ambiance empreinte de dignité, de solennité, de jovialité même, dans un décor chaleureusement champêtre.

En préparation de l'offertoire, des enfants ont présenté à l'officiant, M. le curé Gustave Lamontagne, ce qui symbolisait le plus la générosité des terres de Honfleur et l'efficacité de ses producteurs agricoles. M. le curé Lamontagne a su les accueillir avec beaucoup de gentillesse.

Le cœur de chant, sous la direction d'Isabelle Roussy, a été vivement apprécié. Il était composé de choristes et d'instrumentistes de différents âges ; de solistes : Irène Lacasse dans le rôle de la centenaire, de Jean Roy, directeur d'école et d'Isabelle Roussy elle-même.

Tout au long de la cérémonie, M. le curé Gustave Lamontagne a su donner le ton, être à la fois jovial et sérieux. Il en fut de même des autres intervenants : Gérard Laliberté, responsable de la journée champêtre ; Victor Roy, président des fêtes ; son fils, Étienne Roy, propriétaire de



Victor Roy, président du Centenaire et Marcel Blais, maire de la municipalité, lors du dévoilement de la pierre commémorative.

la ferme où nous nous trouvions et l'agronome Gaston Gosselin. Dans un langage clair et vivant, on nous a présenté la ferme où nous nous trouvions et les fermes de Honfleur de façon générale sans oublier les mérites de leurs propriétaires.

En cet après-midi du 18 juillet, sous la direction de Denis Bolduc et de son frère Jean-Guy, nous avons vu se dérouler un rappel des semences, des fenaisons, des récoltes d'une époque révolue, à l'aide d'instruments aratoires d'antan. On a même eu droit à une démonstration d'ensemencement réalisé à l'aide d'un semoir que le semeur tenait suspendu à ses épaules à l'aide de bretelles et qu'il actionnait au moyen d'une manivelle.

Les enfants ont aussi été choyés : on leur avait loué une ferme miniature dans laquelle figuraient deux beaux petits cochons brun pâle tachetés de noir, plusieurs petites chèvres et autres animaux aussi inoffensifs. De plus, ces enfants ont fait quantité de tours de voitures, ils ont participé au ramassage de roches, ils ont, comme tous les adultes qui le voulaient, visité l'étable d'une propreté impeccable où se trouvaient une bonne centaine de vaches très bien classées pour la plupart.

### **Le dimanche 25 juillet**

La célébration de ce jour était plus solennelle. L'église était pleine à capacité. Elles sont chaleureuses ces églises centenaires, pas trop grandes, tout en bois, avec leur chœur au jubé, surtout quand le soleil du matin illumine leurs verrières. Bien des assistants avaient choisi leur place une bonne demi-heure avant que ne commence la célébration de la messe solennelle. Dans la nef, ça prenait un peu l'allure de retrouvailles, on était content de se revoir, on parlait peut-être un peu trop dans l'église au goût de M. le curé Lamontagne. Mais, tout au long de la célébration, l'assistance a été parfaite.

Dans le chœur se trouvaient les religieuses et religieux natifs de la paroisse en plus des personnes préposées au service du culte. Des enfants étaient encore mis en évidence pour la réalisation de chorégraphies accompagnées de chants. De nombreux participants portaient un costume d'époque, ce qui avait pour effet d'accentuer le caractère historique de cette célébration. Au jubé se trouvaient le chœur de chant et les instrumentistes dont nous avons déjà admiré les performances le dimanche précédent.

Et la sortie se fit de façon solennelle, émouvante même, au son du Magnificat chanté par la chorale et toute l'assistance. C'était notre façon à nous de rendre hommage au Créateur et à tous ceux qui ont fait de la paroisse de Honfleur ce qu'elle est devenue.

À la sortie de l'église, de nombreuses photos de groupe furent prises. Chacun d'entre nous a bien dû être photographié au moins cinq ou six fois. Vint ensuite le dévoilement du monument commémoratif du centenaire de Honfleur. Au centre d'un massif floral, on avait déposé, près de l'église, sur le terrain de la fabrique, une pierre sur laquelle restera à jamais sculpté dans le granit :

**1904 - 2004**  
**Hommage à nos pionniers,**  
**De foi,**  
**de terre**  
**et de passion.**

Ensuite ce fut le dîner, place du centenaire, dans un autre très grand chapiteau où se sont retrouvés des paroissiens et aussi de nombreux visiteurs parmi lesquels apparaissaient plusieurs personnes nées à Honfleur et qui en profitaient pour effectuer un retour dans l'univers qui avait bercé leur enfance, où ils avaient été aimés, protégés, choyés pour la plupart.

Dans l'attente de la parade, la salle Fleur-de-Lys offrait l'exposition d'objets anciens, d'anciennes photos ; elle offrait aussi l'exposition de peintures et de sculptures contemporaines réalisées par des Honfleurais. Les villageois, dont les propriétés étaient situées en bordure du parcours du défilé, ont offert aimablement l'ombre de leurs grands arbres et aussi leurs pelouses à tous ceux et celles que cela accommodait. On voyait partout des spectateurs assis, les uns sur des chaises, les autres sur l'herbe, en train de se détendre tout en regardant passer la parade, en échangeant leurs appréciations. Ce qu'on nous montrait allait du très ancien au très moderne, de l'arrache-roches-arrache-souches robuste et de fabrication artisanale, à la rutilante moissonneuse automotrice de trois cent mille dollars.

Les chevaux faisaient aussi partie du défilé et ils y étaient bien à leur place. Pour s'en convaincre, pensons seulement à l'apport du cheval dans l'aménagement des milliers de fermes familiales de Bellechasse à partir de terres en bois debout, et à tant d'autres services prodigués par ce magnifique animal.<sup>2</sup>

Cette journée du 25 se terminera par le souper sous le chapiteau, à 16 h 30 ; par l'envolée en mongolfière captive de 17 h 30 à 29 h 30, et par les feux de joie et la fermeture.

Si on nous demandait ce qui a surtout caractérisé les fêtes du centième anniversaire de Honfleur, on pourrait répondre : « La bonne idée qu'ont eue les organisateurs de commencer leurs célébrations au moyen d'une vraie fête champêtre et familiale dans laquelle chacune des générations, surtout celle des enfants, était bien intégrée. La meilleure façon d'obtenir la présence des parents, n'est-elle pas de favoriser la présence des enfants ? Il est vrai que le président des fêtes était là avec son épouse, Claudette Laliberté, ses cinq enfants, les cinq conjoints et conjointes de ses enfants et ses dix petits-enfants, ce qui était plus que suffisant pour créer une ambiance familiale. On sait jusqu'à quel point les enfants de cinq à dix ans aiment les animaux, les tours de voitures, les loisirs de groupes et tout cela on a fait en sorte qu'ils l'aient. Même le 25 juillet, ils étaient là pour les chorégraphies au cours de la célébration de la messe et ils étaient aussi là pour recueillir les bonbons que leur offraient, à tout moment, la prodigalité des animateurs de chars allégoriques, et que ces enfants refusaient rarement.



Les rouages de l'organisation avaient subi une méticuleuse mise au point. Et tout était tellement propre partout. La température clémente a aidé, mais avec une organisation aussi complexe, pensons aux deux chapiteaux, au service des repas, au défilé, au zèle des bénévoles, à la jovialité généralisée, à l'absence de dérapages et convenons que la température la plus exécrationnelle n'aurait pas tout gâché.

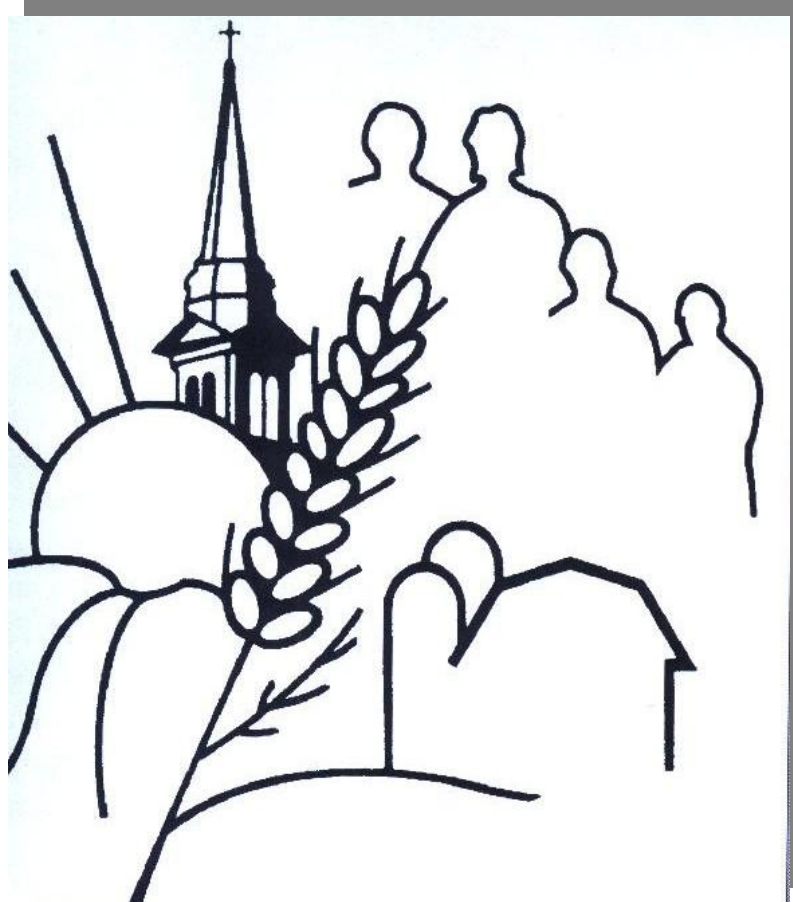
À Honfleur<sup>3</sup> comme en bien d'autres paroisses de Bellechasse, une telle célébration marque d'un moment fort la vie communautaire, le sentiment d'appartenance est davantage ressenti. Chacune de nos paroisses sort grandie de telles fêtes. Et que dire de l'album souvenir très précieux pour les contemporains et les générations à venir ?

<sup>2</sup> L'auteur de cet article a dû quitter après la parade, il a donc manqué le reste de la programmation de la journée.

<sup>3</sup> Pour en savoir davantage sur Honfleur, voir l'article Gaston Bernier *Au fil des ans*, vol. 14, n°3, été 2002. À titre de président, Gaston Bernier a fait partie du comité du livre avec Anita M. Campagna, Michelyne Lacasse et l'abbé Gustave Lamontagne.



## Honfleur : une riche monographie paroissiale, un livre de collection



816 pages

1400 photographies

293 pages-famille

60 \$ (bureau municipal)

70 \$ (par la poste)

**320, rue Saint-Jean**

**Honfleur (GORINO)**

## Restauration d'un autobus Prévost Citadin 1952

par René  
Prévost

**Q**ue diriez-vous d'une balade dans un autobus de plus de 50 ans ? Il est bien possible qu'on vous y invite dès le printemps 2005. Sorti des usines, Les Ateliers Prévost Inc., en 1952, un autobus urbain de marque Prévost, modèle Citadin, revient à Sainte-Claire, où il fut construit, pour y subir une cure de rajeunissement.

L'autobus, qui avait d'abord été en service dans la région de Québec, était inutilisé depuis plusieurs années. Il représentait, dans l'esprit de ceux qui projetaient de le restaurer, un atout majeur pour illustrer l'histoire des autobus au Québec et rendre hommage à Eugène Prévost, son constructeur. Tant de nos gens ont profité et profitent encore de ses nombreuses inventions et réalisations. L'industrie Prévost Car occupe maintenant une position des plus enviées sur le marché international de l'autocar.

Les promoteurs du projet, René Prévost, fils du fondateur de Prévost Car et Jacques Matte, le propriétaire précédent de cet autobus, un passionné de l'autobus, tous deux désireux de voir leur vœu se réaliser, ont soumis l'idée de restauration de ce véhicule à la Société du Patrimoine de Sainte-Claire. Selon René Prévost et Jacques Matte, cette société semblait



l'organisme le plus apte à diriger un projet de cette nature.

Le Citadin a 52 ans, ça fait bien des années de service, compte tenu qu'il a été conçu pour le transport en commun. Après avoir évalué l'authenticité de ses composantes mécaniques et l'état de sa charpente jugée récupérable, un accord intervint entre les partis. Estimant que la valeur historique du véhicule était l'élément le plus représentatif de l'histoire industrielle de Sainte-Claire, La Société du Patrimoine s'en est portée acquéreur pour la somme symbolique de 1 \$, le 30 novembre 2001. Elle acceptait ainsi d'assumer la responsabilité de sa remise à neuf.

Mais, ne s'improvise pas qui veut dans la restauration d'un autobus. L'authenticité de ses composantes, le modelage des matériaux de base et l'expertise en construction d'autobus réclamaient les ressources d'une entreprise telle que Prévost Car, propriété de Volvo. Les démarches de René Prévost, auprès de la firme Prévost Car, furent couronnées de succès. En échange du statut de parrain du projet, Prévost Car offrit le prêt d'outils, le don de matériaux de base et sa précieuse expertise. Parce que présenté sous forme de projet communautaire, plusieurs commerces, industries et fournisseurs de Prévost Car, ainsi que des organismes gouvernementaux et institutions apporteront leur concours au moyen de dons, commandites ou offres de services

La réalisation de ce projet se caractérise aussi par l'importance du bénévolat : bénévolat des retraités de Prévost Car, bénévolat de travailleurs actifs qui offrent généreusement leurs temps libres, pour l'électricité et le système pneumatique entre autres. À ce groupe se joignent d'autres volontaires de Sainte-Claire, sous la direction de quatre spécialistes retraités : Gérard Ruel, Benoît Leblond, Jean-Claude Tanguay et Adrien Leblond qui reprennent avec fierté les méthodes de travail mises au point par leurs prédécesseurs.

En ce qui concerne la mécanique, des membres de la famille du fondateur, en l'occurrence, André Turmel, assisté de Richard Prévost<sup>1</sup>, a pris charge de la remise en fonction du moteur, un 6 cylindres International, Red Diamond 450. Ce moteur sera complètement démonté et remonté à Sainte-Julie, lieu de résidence de Richard et André, alors que les engrenages de la

transmission seront vérifiés et remplacés au besoin à Charlesbourg, par Claude et Jacques Turmel<sup>2</sup>.

Les travaux avancent rondement au rythme de la disponibilité des bénévoles, de la recherche et du remplacement des pièces d'origine, souvent périmées. Afin de répondre aux exigences de la SAAQ pour la remise en toute sécurité du Citadin sur la route, les éléments d'une importance primordiale, tels les essieux, la suspension, le système de freinage et la conduite ont été confiés à une



firme spécialisée dans l'entretien d'autobus, soit la Compagnie Intercar, propriétaire d'autocars affectés à la région du Saguenay et de la Côte-Nord.

Une fois complétée la restauration du Citadin, les intervenants comptent le remettre à la Société du Patrimoine de Sainte-Claire. Celle-ci s'en servira à des fins touristiques et récréatives surtout, principalement dans la région de Bellechasse. La deuxième sortie d'usine de ce véhicule coïncidera avec le 80<sup>e</sup> anniversaire de livraison du premier autobus construit par Eugène Prévost. Le client était nul autre que Georges Roy, un pionnier du transport par autobus, qui offrait ses services sur la ligne Sainte-Claire- Lévis. De plus, le retour du Citadin dans les rues de Sainte-Claire sera un hommage aux travailleurs de première ligne, à ceux qui ont collaboré à l'évolution de l'entreprise Prévost Car, à lui donner le prestige dont elle se pare maintenant à juste titre. Rappelons que l'industrie fondée en 1924 était de caractère artisanal, aux moyens très limités ; ce qui ne fait qu'ajouter au mérite de son fondateur, Eugène Prévost<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Petit-fils

<sup>2</sup> Gendre et petit-fils

<sup>3</sup> Voir *Eugène Prévost, bâtisseur industriel de Sainte-Claire, Au fil des ans*, vol. 6 n° 4 automne 1994. Pour plus de détails sur la restauration du Citadin, on peut consulter le site Web [www.prevocitadin.com](http://www.prevocitadin.com).

## **L'agriculture : un thème qui pique la curiosité...**



**Nous sommes présentement à la recherche de documentation sur l'histoire de l'agriculture en Bellechasse, en prévision d'une parution ultérieure, possiblement l'été prochain. Votre participation pourrait contribuer à faire de ce numéro spécial un succès bœuf.**

M	O	T	S
---	---	---	---

C	O	D	É	S
---	---	---	---	---

- 1) Prénom de l'épouse d'un membre honoraire de la SHB.
- 2) Membre de l'équipe de baseball de Saint-Vallier au cours des années 40.
- 3) Conférencier invité au salon MultiArts 2003 de Saint-Charles.
- 4) Camionneur de Saint-Charles, décéda accidentellement au mois d'octobre 1945.
- 5) Titre d'un article paru dans *Au fil des ans*, hiver 2001.
- 6) Membre du conseil d'administration de la SHB, décéda tragiquement.
- 7) Municipalité de Bellechasse desservie par la route 216.
- 8) En 1913, Gédéon Roy construit un moulin de sciage dans ce village.
- 9) Un avion de type Cessna s'est déjà écrasé sur un hangar de ce village.
- 10) Ex-membre du conseil d'administration de la SHB.

1) 01 25 04 04 02

2) 02 23 12 25 10 18 12 25 23 02 09 01 25 10

3) 07 02 16 17 13 25 11 23 02 16 14 13 10 11 21 25 10 25

4) 01 25 10 02 10 22 12 10 25 18 14 09

5) 23 25 04 02 17 13 21 01 09 14 09

6) 21 19 02 09 04 25 18 15 14 18

7) 11 02 21 09 18 06 15 21 23 25 04 14 09

8) 23 02 22 13 10 02 09 18 02 20 25

9) 11 02 21 09 18 04 21 16 15 25 23

10) 06 02 13 23 12 25 02 13 22 14 21 09

Par André Beaudoin

Chaque chiffre correspond toujours à la même lettre. Commencer par les réponses les plus faciles. Compléter par déduction. Réponses disponibles lors de notre prochaine parution.

### Réponses de la parution précédente

- 1) Localité de Bellechasse arrosée par la rivière Etchemin : **Sainte-Claire**
- 2) Titre d'un article de notre parution précédente : **La donation**
- 3) Maire de Saint-Malachie de 1903 à 1904 : **Charles Tremblay**
- 4) Deuxième curé de Saint-Magloire : **Édouard Parent**
- 5) Le 14 novembre 1962, il est élu député de Bellechasse : **Gabriel Loubier**
- 6) Le 3 décembre 1899, il est nommé curé d'Armagh : **Cyrille Samson**
- 7) Fête son centième anniversaire cette année : **Honfleur**
- 8) Le 12 juin 1946, il est élu préfet du comté de Bellechasse : **Louis Fleury**
- 9) Rang de Saint-Léon-de-Standon : **Saint-François**
- 10) Le 22 septembre 1922, cette localité est lourdement éprouvée par un incendie : **Saint-Camille**

# Au fil des mois

## Nouveaux membres

- 657 Louise Clavet, Saint-Raphael, membre individuel
- 658 Roland Leclerc, Saint-Charles, membre individuel
- 659 Denise Gagné, Sainte-Claire, membre individuel
- 660 Lysette Aubé, Sainte-Claire, membre individuel
- 661 Cécile Furois Guay , Lévis, membre individuel
- 662-663 Marie Gauthier et Luc Lafontaine, Lévis, membre familial
- 664 Daniel Bouchard, Saint-Anselme, membre individuel
- 665 Karine Côté, Saint-Damien, membre individuel
- 666 Rose-Aimée Lachance, Saint-Damien, membre familial
- 667-668 M. et Mme Armand Gagnon, Saint-Jérôme, membre familial
- 669-670 Lucille Godbout et Richard Morin, Sherbrooke, membre familial

**S**i nous en jugeons par le nombre croissant de nouveaux membres, souvent en provenance d'autres régions du Québec, nous pouvons déduire que votre bulletin d'histoire est de plus en plus populaire, de plus en plus au cœur des Bellechassois.

Merci à toute l'équipe d'*Au fil des ans* : Charles-Henri-Bélanger, Roger Patry, Gilbert Bruneau, Louise Bélanger, Paul St-Arnaud, Réjean Bilodeau, ainsi que Lise Fleury-Gosselin et Conrad Paré. Merci encore à nos principaux supporteurs financiers : MRC de Bellechasse, Caisses populaires Desjardins de Bellechasse, Promutuel de Bellechasse. Merci à Claude Lachance, ex-député de Bellechasse à l'Assemblée nationale, qui a contribué à ce que la Société historique de Bellechasse repose sur une assise financière confortable.

Ne manquez pas notre parution de fin d'année, qui aura pour thème les personnages légendaires de Bellechasse. Un numéro qui promet ! Un numéro de la grande collection d'*Au fil des ans*.

## Nos félicitations

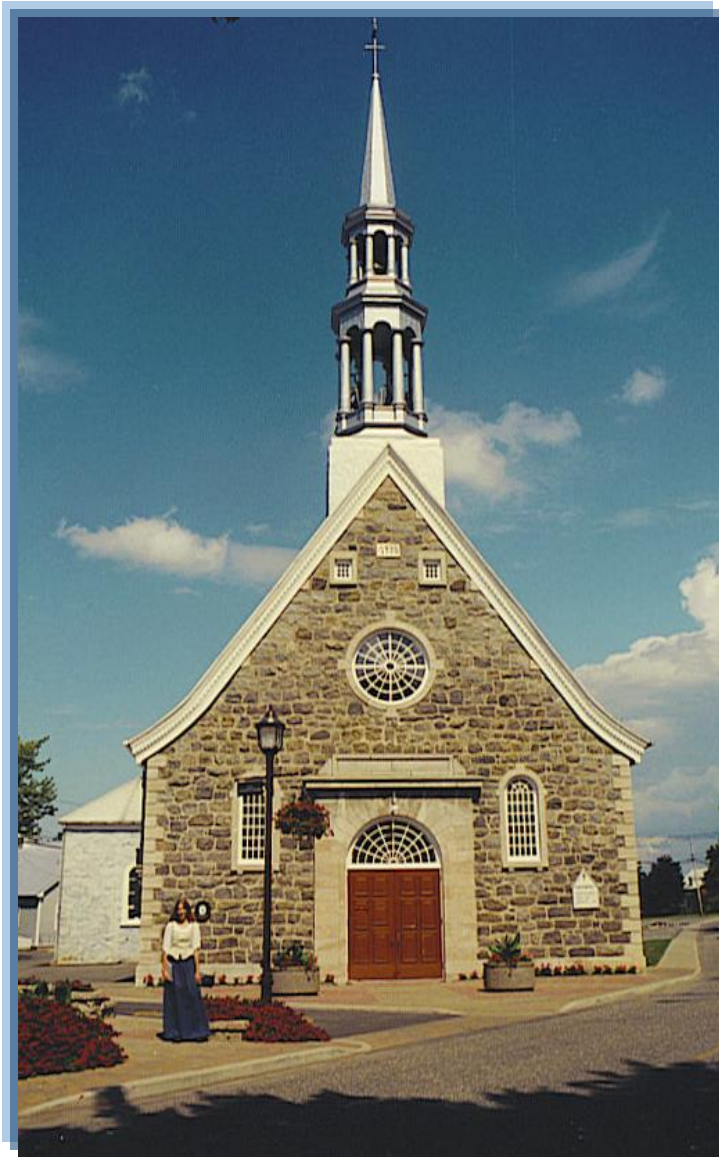
Aux organisateurs du centenaire de Honfleur ( un succès remarquable).

Aux organisateurs du Festival de chant choral de Saint-Michel( 2000 visiteurs).

À Louise Brissette, Saint-Anselme : mère adoptive de trente enfants handicapés (lauréate des gens d'exception de la grande région de Québec par le quotidien Le Soleil et la radio de Radio-Canada ).



## L'historique église de Beaumont



Nous étions alors par le travers du phare de Saint-Laurent d'Orléans, et au moment où j'allais me lever, j'aperçus dans la direction du sud scintiller au soleil le clocher de la petite église de Beaumont. Je n'ai jamais pu regarder ce temple agreste et sans prétention, sans que ma pensée se repliât sur elle-même. Sous cette voûte de bois, non loin de ces fonts baptismaux à la balustrade en fer forgé et fleurdelisé, dorment la chair de ma chair, les os de mes os. C'est là que mes deux frères Charles et Pierre et que ma sœur chérie Joséphine attendent calmes et impassibles dans la tombe, le jour où il sera bon plaisir à Dieu de mêler ma poussière à leur poussière.

( Narcisse-Henri-Édouard Faucher de Saint-Maurice)